

« A remettre à Tatiana, ma nourrice ; ajoutes-y cela et dis à ta mère de prendre au chemin de fer de Moscou une place de seconde classe, il fait encore froid et je ne veux pas que ma « kar-militsa, » s'expose à être malade.

— Tu es encore meilleure que l'autre n'est méchante, fit Paulovna en souriant à travers des larmes de joie.

— Laisse-moi faire un peu de bien, ce n'est pas là ce qui me ruinera, soupira la comtesse.

Pendant que l'écodora, calmée par la présence de sa camériste dévouée, s'endormait en écoutant les naïfs récoits qui avaient bercé son enfance, Nadiège, infatigable dans l'œuvre du mal, serrait les derniers noeuds du complot ébauché la veille avec Tarakanof.

Ce n'était cependant pas avec ce dernier qu'elle travaillait en ce moment.

Au sortir du conseil, la Sibérienne remontée dans un traîneau qui l'attendait près des dernières maisons de la grande Perspective, s'était assurée qu'un paquet, placé par elle sous la planche qui lui servait de siège, n'avait pas été dérangé, puis, au moment où l'isvoschik secouait la corde remplaçant les rênes de cuir de son maigre cheval, à crinières laineuses, pour rentrer à Pétersbourg, elle lui avait dit : « Na Petrovski » (à Petrowski).

— Impossible, bariua, fit le cocher, c'est trop loin et mon cheval est fatigué.

— Un rouble argent, marche, ioubécile, répondit Nadiège avec un laconisme sec, mais en montrant la pièce promise.

Le cocher poussa un soupir, hésita un instant, puis tout à coup remontant sur son siège fit claquer sa langue ; le traîneau, arraché de la neige à laquelle il adhéraît, parti lentement d'abord, mais un coup de nagaïque fit reprendre le trot au pauvre animal fourbu, et, sans doute pour l'encourager, son conducteur entonna une de ses interminables chansons qui, nazillées mezzo voce, ont le double privilège d'endormir le voyageur en réveillant les chevaux.

Enfoncée dans sa pelisse, la Sibérienne ne sommeillait pourtant pas, car une demi-heure plus tard, lorsqu'après avoir traversé le premier de ces groupes d'îles qui, reliées à Vassili-Ostrof par des ponts de bois, forment le célèbre parc peuplé de somptueuses villas, promenade favorite en été du monde élégant, l'isvoschik approchait du petit village de Petrovsky, composé d'humbles cabanes et habité par une petite colonie de pêcheurs de la Néva, elle se redressa soudain en lançant à son conducteur un « stoï » impératif.

En cet endroit la route déserte traversait un bois de pins enguirlandés de givre, la nuit était noir, le temps froid, l'isvoschik crut avoir mal entendu, et continua.

— Stoï dourak, répéta Nadiège impatientée.

— Faut-il attendre ici votre Excellence, demanda le pauvre homme qui, superstitieux comme tous les russes, ne se souciait que fort peu de demeurer seul au milieu de ces grandes formes blanches qui rayaient les ténèbres, et laissaient tomber de leurs cimes un murmure plaintif, accompagné d'un grésillement de mauvais augure.

— Non, fit la promeneuse en jetant la pièce d'argent dans le chapeau du cocher qui, agitant de nouveau ses guides, s'éloigna le plus rapidement qu'il lui fut possible en chantant cette fois à pleine voix pour n'entendre que lui seul.

— Triple brute, murmura Nadiège en s'enfonçant dans le bois, il me prend pour une sorcière, voilà cependant où mène la superstition, le bigotisme. Après tout, tant mieux, il ne cherchera pas à savoir où je vais.

Son paquet sous le bras, elle s'éloigna de la route dans la direction de la pointe extrême de l'île.

En toute temps, le lieu où elle se trouvait est désert, le terrain qui, dans cette partie de l'île, demeure fangeux tout l'été, arrête non-seulement les cavaliers mais les piétons peu soucieux d'entrer jusqu'à mi-jambe dans une boue gluante et tenace. Quelques pêcheurs seuls pénètrent dans ces fourrés embarrassés de grandes herbes croissant au bord des flaques d'eau où ils habitent temporairement de méchantes isbas construites avec des troncs d'arbres grossièrement assemblés et dont ils calfatent les jointures avec de la mousse.

Sans hésiter la Sibérienne se dirigea vers une de ces cabanes, la seule derrière la fenêtre de laquelle garnie de peaux de poissons qui remplacent le papier huilé des anciennes échopes de savetier, transparait la lumière terne d'une lampe.

A la porte, l'étrange promeneuse frappa un coup, puis deux ; un homme d'une trentaine d'années qui, à cette heure avancée, lisait seul auprès d'une table en bois à peine dégrossie, se leva et ouvrit.

— Entre, fit-il, je t'attendais, et il referma.

Un poêle de fonte, sur lequel bouillait un souavar de cuire, chauffait suffisamment la demeure de ce solitaire, auquel son front étroit, resserré entre les deux masses touffues d'une chevelure d'un blond pâle, ses lèvres épaisses, son nez court et épaté, de gros sourcils et la lueur sauvage de son regard donnaient une expression indéfinissable de férocité bestiale et de folie.

Il poussa près de la table un escabeau, prit dans un coin un vase à demi plein d'eau, et le montrant à la Sibérienne :

— J'ai fait l'épreuve du fer, dit-il, et le fer n'a pas réussi ; j'ai essayé les herbes, les herbes ont répondu non ; j'ai interrogé le plomb, et le plomb a dit oui.

— Je lui aurais préféré le fer.

— Regarde la réponse du plomb.

Pour le contenter, Nadiège jeta les yeux sur le vase, au fond duquel était venue se figer, d'une manière irrégulière, une cuillerée de métal versé en fusion dans le liquide.

— Vois-tu, dit-il, cette couronne, c'est lui ; elle est brisée, il le sera ; ces globules ronds, éparpillés autour sont des balles, il périra par des balles. Le destin le veut.

— Le fer est plus sûr, frère, crois-moi.

— Je crois le destin qui est seul la vérité, répondit-il avec une sombre énergie. Si tu t'obstines à employer le fer, cherche qui tu voudras, mais je ne frapperai qu'avec le plomb.

— Soit, dit Nadiège, je t'ai apporté de quoi choisir ; prend ce qui te plaira ; voici d'abord le poison, il est enfermé dans des capsules gommées qu'il est facile de s'attacher sous les bras, j'espère que tu réussiras, j'ai confiance en toi ; mais si cependant tu le manquais et que tu fusses pris, tu sais quelles horribles tortures tu aurais à subir ; on te fouillera mais sans rien trouver et tu pourras, en agissant avec promptitude, avaler le poison qui te délivrera de leurs mains, garde-le donc.

A présent voici le fer, c'est un poignard envoyé d'Angleterre, il percerait sans se rompre une cuirasse et couperait comme un simple fil les mailles d'une cotte d'acier ; que tu t'en serves ou non, prends-le sur toi, on ne sait pas ce qui peut arriver. Enfin, voici le revolver avec douze balles de calibre que...

— Est-il bon ? interrompit le solitaire en avançant la main.

— Pour l'Empereur, je t'apporte une arme de premier choix et que lui-même a payée, fit-elle en lui présentant un sachet de